



L'EMBOBINÉ

Association loi de 1901, pour la jubilation des cinéphiles,
vous propose

1

L'APPRENTI

Année : 2008 durée : 1h 25
Réalisateur : Samuel Collardey – France

Prix de la Semaine de la Critique à la Mostra de Venise en 2008
Acteurs : Paul Barbier et Mathieu Bulle

uelle mouche agricole pique le cinéma français ? Quelques semaines après *La Vie moderne* de Raymond Depardon, nous revoici dans une ferme – cette fois du côté du Jura. D'étable en pâturage, de cuisine-salle commune en cour de ferme et en route vicinale, d'abattage du cochon en vélage dans une ambiance de crèche nocturne, les images de Pierre Creton et de Patricia Mazuy, de Nicolas Philibert et d'Ariane Doublet reviennent elles aussi comme autant de réminiscences visuelles ou sonores. Tous ces films appartiennent au domaine qu'il reste convenu, malgré toutes les précautions oratoires et mises en question, d'appeler le documentaire. Et il ne fait d'abord aucun doute, tandis que l'on s'attache aux pas de Mathieu, adolescent au corps monté en graine, au visage et à la voix encore saturés d'enfance, qu'il s'agit à nouveau d'un film de ce genre. Dans la ferme de moyenne montagne où il est apprenti, auprès de sa mère qui met en lui tous ses espoirs d'une vie meilleure, avec ses copains du lycée agricole, en classe ou au bistrot, jamais la caméra ne semble là pour autre chose que pour enregistrer les faits et gestes du quotidien.

Pourtant le premier film de Samuel Collardey ne cesse de se proposer aussi comme une fiction. Ce n'est pas, comme dans tant d'autres exemples récents, qu'il se situe à la frontière, dont on cesse de souligner qu'elle est de plus en plus poreuse et critique. C'est plutôt, sur un mode inédit, qu'il joue véritablement et simultanément sur les deux tableaux. La fiction comme plein régime d'existence du film n'est le fruit d'aucun événement « dramatique » ni d'aucune péripétie. Elle affleure seulement par l'infime tension qui peu à peu se met en place dans l'agencement des séquences, et convainc

que le spectateur s'avisera que le film est tourné en 35 mm, avec des choix de réalisation (cadre et lumière) qui viennent de la fiction classique. Mais il est inévitable que cela ait contribué à construire ce rapport différent. Collardey vit à Ornans, il se réfère à Courbet et, à l'instar de ce que le peintre de *L'Enterrement à Ornans* fit en peignant comme des tableaux d'histoire les faits quotidiens de sa région, le jeune réalisateur s'attache bien lui aussi à filmer comme dans la majesté de la grande forme fictionnelle la trivialité du quotidien. Soit une toute autre réponse technique et plastique que celle de la DV ou du numérique (même s'il arrive qu'on songe aux tableaux vivants sublimés du Pedro Costa d'*En avant, jeunesse*), mais au nom des mêmes enjeux.

qu'il s'agit bien ici de personnages, et de raconter une histoire, quand bien même ceux qui l'incarnent ressemblent très intimement à ces personnages qu'ils jouent. Seule trace un peu explicite de ce glissement, les notes de guitare parfois égrenées sur la bande son par ailleurs d'un impressionnant réalisme – oui, il existe un bruit particulier de la hache qui fend la bûche, un matin de neige et de soleil, et c'est une heureuse et simple découverte de l'entendre aussi juste et précis, comme une musique. La guitare du film, elle, est « rajoutée », même de manière modeste. Elle murmure qu'il y a bien là un récit, la promesse d'un récit, même s'il ne formulera pas de manière rhétorique. Elle fait aussi contrepoint à la guitare de Mathieu (l'instrument documentaire), et qui à un peu pour lui la même fonction, alors qu'il s'évertue à plaquer les accords d'une chanson de Johnny, *Je te promets* : promesse, en effet, d'un petit peu d'ailleurs, d'un petit peu en plus, qui adviendra ou pas.

C'est ainsi que *L'Apprenti* s'invente une intelligence de la scène, par assonance entre des éléments matériels, naturels, qui soudain résonnent de manière qui outre-passe un peu la situation réelle à laquelle ils ne cessent d'appartenir. Ce peut être les quelques secondes où Mathieu, garçon en apparence peu porté sur la méditation sentimentale, s'arrête en chemin pour caresser la tête d'un cheval au pré ; ce sera cette scène brusque aux limites de l'absurde où il cavale et dérape et se vautre dans la boue, pour rien, et sort du cadre comme un veau crotté ; c'est cet étrange moment où il joue avec un jouet d'enfance tout en tenant tête à sa mère qui veut le convaincre d'aller voir son père, dont elle-même s'est séparée mais dont elle est sûre que son garçon a besoin.

Devant cette chronique du quotidien d'un apprenti agricole, il n'est pas sûr

On comprend alors, au-delà de l'attachement personnel à un lieu ou à un environnement, ce que ces cinéastes mentionnés plus haut, explorateurs aux frontières du documentaire et de la fiction, viennent chercher à la campagne, dans les fermes. Un rapport météorologique au monde – et les saisons sont ici des personnages aussi discrets que décisifs – mais surtout un rapport au monde mis en vibration par l'absence d'une complète séparation entre le végétal, l'animal et l'humain. Rien de dépréciatif à voir les corps nus des élèves du lycée, à la douche ou à la piscine, comme de même matière que ceux des animaux, au contraire. Et rien d'artificiel à rapprocher les rituels festifs des jeunes gens d'un cycle naturel. Seuls les brefs passages dans l'institution scolaire affichent une rupture dans cet

Les Cahiers du Cinéma
Jean-Pierre FRODON
Décembre 2008

« être au monde » commun. Collardey ne prend pas ses personnages pour des animaux, ce qui est proprement humain, les larmes, les rires, les paroles tiennent une place centrale dans les rapports entre eux. Filmer ainsi en symbiose les problèmes d'élevage et les problèmes d'éducation, ce n'est pas faire descendre l'humain vers l'animalité mais percevoir comment, de la peau du monde à la pellicule du film, peuvent se mettre en place des glissements inépuisables et féconds.

Contraire radical du docudrame, *L'Apprenti* ne scénarise pas le réel, il laisse en permanence se dessiner, grâce à un filmage frontal de séquences sans continuité narrative affirmée, le potentiel de récit, sinon de mythe (la quête du père, le passage du gué générationnel). Bien davantage qu'Eustache (la ressemblance avec *Le Cochon* est un leurre), la référence serait davantage du côté de Pialat, à l'évidence celui de *L'Enfance nue* – encore que *Van Gogh* n'est pas si loin. Mais il s'éloigne de Pialat en faisant bouger le curseur entre nature et social résolument du côté de la nature. Il trouve ainsi la manière de dépsychologiser encore davantage, de dépouiller du roman social toujours sous-jacent (et d'ailleurs revendiqué par Pialat), pour accueillir d'autres souffles, d'autres vibrations. Des souffles et des vibrations qui ont bien des choses à nous dire. Puisque finalement on pourrait légitimement poser la question : qu'est-ce que j'en ai à faire de la vie d'un adolescent de Franche-Comté qui travaille dans une ferme ? Avant le film, en ce qui me concerne, rien. Il suffit de quelques minutes pour que tout bascule, non vers une vérité mais vers un imaginaire à partager, non vers une affaire de terre (qui ne mentirait pas, tu parles) mais vers une affaire d'humains, qui nous ressemblent et ne nous ne ressemblent pas, et pour ces deux raisons nous intéressent tous. ■

L'APPRENTI

France, 2008
Réalisation : Samuel Collardey
Scénario : Samuel Collardey et Catherine Paillet
Avec : Mathieu Bulle, Paul Barbier, Jeanine Barbier, Martine Maire
Image : Samuel Collardey et Charles Wilhelm
Son : Vincent Verdoux, Julien Roig
Montage : Julien Lacheray
Produit par : Grégoire Debailly (Lazenec)
Distribution : FFM Distribution
Durée : 1 h 22
Sortie : 3 décembre

Les personnages sont véritablement ces hommes et ces femmes. Il n'y a point d'effusion de sentiments ou d'émotions, tout est dans la retenue, la sincérité, identique à l'image de ce monde paysan. C'est pratiquement ainsi dans toutes les campagnes de l'Hexagone. Pas besoin de s'épancher, de tout expliquer, il suffit juste de vivre et d'agir. C'est un peu comme la pluie et le beau temps. Ce film est à l'image du monde agricole où l'absence de sentimentalisme crée tout le charme des protagonistes. À travers le personnage de Mathieu, Samuel Collardey aurait pu nous dépeindre le portrait d'un adolescent torturé, en pleine crise, qui se cherche sans se trouver, rejetant son mal être sur les autres comme on a pu le voir au fil de nombreux chefs d'oeuvres cinématographiques. Cependant, le réalisateur évite tout cela avec finesse. Il se contente de suivre Mathieu dans son *apprentissage* de la vie, à une période charnière où il passe de l'enfance à l'âge adulte. On ne le quitte pas une seule fois durant tout le métrage, que cela soit dans la ferme de Paul, au lycée agricole avec ses copains, chez sa mère. Tout l'univers dans lequel vit Mathieu nous est montré avec simplicité, sincérité. Il n'y a pas une seule image de trop, pas un sentiment ou une sensation qui pourrait nous perdre dans les méandres d'une psychologie sans fin. Collardey ne cherche pas à nous expliquer la psychologie de ses personnages, il se contente de les faire vivre devant nos yeux, sans aucun voyeurisme. Même la relation délicate que Mathieu entretient avec sa mère est filmée avec justesse. La caméra de Collardey capte uniquement l'instant, sans artifice, sans mise en scène extravagante, timidement parfois. Ce que Mathieu et sa mère se disent, ils ne le jouent pas, ils se le disent vraiment

Cela étant, cette oeuvre n'est pas uniquement la chronique de l'apprentissage de cet adolescent. En effet, le film est l'éloge d'une vie paysanne paisible, agréable dans une campagne où la nature est reine, où le quotidien est rythmé par les saisons. La vie de ces hommes et ces femmes ne s'attache qu'à l'indispensable, rien de plus, rien de moins. Et cela suffit à contribuer à leur bonheur. Cette tranche de vie dans cette campagne, identique à toutes nos campagnes françaises, montre qu'il existe un monde sans stress, sans artifice, sans faux-semblants, beaucoup plus proche de ce à quoi chacun d'entre nous pourrait tendre. Là où Collardey aurait pu décrire une campagne française à partir de tous les clichés qu'on lui a auparavant attribués, il nous offre plutôt un conte réaliste, magnifique de par son image et de son traitement. On n'est pas chez les ploucs. On est entouré de gens comme vous et moi, attachants, qui exercent leur métier avec passion et paix.

Samuel Collardey évite aussi avec brio, le film social, montrant une province française telle qu'elle est, sans la juger ni la dénoncer. Tout est réel et naturel et c'est tout le charme et la magie de ce long-métrage. À travers l'histoire de Mathieu, Collardey induit qu'au fond, le bonheur ne serait pas là où on l'imagine. Mathieu se cherche désespérément. Et il s'est sans doute pleinement trouvé dans cet oasis de bonheur que représente pour lui l'agriculture. C'est sa seule quête dans la vie et il est déterminé à la mener à bien : *Je ne veux pas faire un métier pour me faire chier, je veux faire un métier pour me faire plaisir. S'il n'y a pas de plaisir, ce 'est pas la peine.* Tout se résume en cette phrase.

Samuel Collardey s'est fait le messager d'un univers quelque peu méconnu par un bon nombre d'entre nous et le transcende jusqu'au plus haut point. Il connaît ce monde par coeur et nous le fait partager avec la plus grande justesse, tout comme ces hommes et ces femmes vivent sincèrement devant sa caméra. *L'apprenti* est un véritable chef d'oeuvre de sincérité, d'honnêteté, porté par une image sublime et une interprétation splendide. Ce film n'est ni un documentaire, ni une fiction, c'est un véritable petit bijou cinématographique. Bref : *il n'y a pas d'avenir sans agriculteurs*



Amandine Quanté - DVDrama

Prochaines séances :
Jeudi 26 Mars 18H 30 & 21 H
Lundi 30 Octobre 21 H
FROZEN RIVER

Pourquoi adhérer à l'Embobiné ?

Pour bénéficier du tarif réduit
Pour recevoir les programmes
Pour être invité à chaque réunion d'animation
pour faire part de vos critiques et suggestions
ET proposer à la programmation les films que vous avez envie de voir.